

Autoportrait transgénique

Aude

Numéro 124, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aude (2006). Autoportrait transgénique. *Lettres québécoises*, (124), 6–7.

Autoportrait transgénique

Je n'ai jamais aimé qu'on me prenne en photo, ce qui est le cas de beaucoup de gens, d'ailleurs. Pas plus qu'écrire des notices biographiques ou faire mon autoportrait.

En plus, mon « image » a évidemment pas mal « bougé » depuis que je n'ai plus trente ans, et de façon vraiment très radicale depuis un an...

Je suis passée, au fil du temps, d'une longue crinière sauvage, que j'ai eue très longtemps, à des coupes un peu plus courtes sans jamais l'être beaucoup, jusqu'à la perte totale de mes cheveux, sous l'effet de chimios agressives, il y a peu. J'écris ce texte en juin 2006, mes cheveux repoussent très lentement, mais je ne reconnais pas « cette tête » grise et frisée comme un mouton qu'il m'arrive de croiser dans un miroir.

Je vais retarder la prise des photos pour ce numéro jusqu'à la date de tombée, en août, en espérant pouvoir « faire quelque chose avec ça », apprivoiser cette tête. L'important n'est-il pas que j'en aie encore une et que je sois toujours là ?...

Ce n'est pas que je refuse de montrer cette image-là de moi, particulièrement. À trente ans, malgré mes allures de puma, je n'aimais pas non plus qu'on me photographie. Je refusais même catégoriquement (parfois de façon très maladroite) qu'on le fasse.

Pourquoi ? Je réponds toujours que je ne suis pas photogénique (ce qui est vrai) pour éluder la question. Vanité, peur de ne pas paraître à mon avantage ? Ce n'est pas seulement cela, j'en ai la certitude.

Quoi d'autre, alors ? Ce serait bien si j'arrivais à répondre de façon cohérente, logique et claire à cette question, mais je ne crois pas pouvoir y parvenir.

Tout ce que je peux en dire, qui se rapproche un tout petit peu de ce que je ressens, est lié à la vie, mouvante, fluide et absolument insaisissable, en moi et en toute personne.

Chaque photo de moi que je vois me semble faire écran au lieu de révéler. Elle me fixe, me fixe, tel un papillon capturé en plein vol, tué, épinglé, puis installé sous verre dans un petit cube de bois, pour qu'on puisse le regarder, enfin immobilisé dans sa course, mais sans vie... Les vibrations, la lumière particulière, la sorte d'aura, d'électricité, de radiations qu'émet tout être humain semblent difficiles à capter. J'aimerais qu'on photographie l'invisible plutôt que l'évident. C'est d'ailleurs l'éternelle quête des photographes.

Dans « Iris », l'une des nouvelles de *Cet imperceptible mouvement*, Alexandre, un photographe professionnel, est obsédé par ce désir fou de capter l'impalpable :



A U D E

Il a passé la nuit dans la chambre noire. Partout dans le loft, même par terre, il y a des photos d'Iris. Des photos sublimes. Mais qui le laissent insatisfait. Ce qu'il perçoit chez Iris, son essence, n'est pas là. On en sent la présence secrète, mais on ne peut y toucher, saisir cette chose évanescence qui émane d'elle.

En fait, tout cela tient probablement à quelque chose de beaucoup plus profond qui aurait trait à ma résistance à toute forme d'enfermement dans une identité ou une image trop restreinte qui m'emmureraient vivante.

Dans mon roman *La chaise au fond de l'œil*, le personnage principal, une femme, a basculé dans la folie après un choc traumatique et a séjourné quelques mois dans un hôpital psychiatrique. Elle est maintenant dans une maison de transition et elle sait qu'elle doit correspondre à ce que l'on attend d'elle pour pouvoir accéder au monde des gens « normaux » :

Ils ne me laisseront partir d'ici que lorsque j'aurai la cohérence d'une pierre que l'on tient dans la main ou, tout au moins, son apparence. Ils ne supportent pas l'ambivalence et la fragmentation.

Quand je les quitterai, j'aurai un nom, un sexe, un âge et une adresse dont je devrai me souvenir. Ce sera le coupe-file qui me fera franchir les derniers garde-fous. Mais derrière mon iris, j'échapperai à jamais aux registres dans l'éclatement de mon identité.

Faire mon autoportrait, c'est forcément essayer de me fabriquer et de m'enfermer dans « une image » (partielle, comme sur une photo, et avantageuse, si possible) pour la donner à voir. Je trouve cela très difficile.

Plusieurs personnes m'ont fait remarquer que, sur Internet, on ne trouve presque rien sur moi (sur mes livres, oui), et que ce que l'on trouve dans mes rares pseudo-

biographies est non seulement plus que laconique mais périmé... Par exemple, quelque part, je ne sais où, j'en serais encore à terminer ma thèse de doctorat qui a pourtant été soutenue en 1985...

Je n'ai jamais fait de véritable autofiction et ce n'est pas étonnant. Bien sûr, « Madame Bovary, c'est moi » a dit Flaubert, et toute œuvre de fiction porte l'empreinte profonde de son auteur. En fait, les personnages fictifs d'un auteur sont souvent un kaléidoscope des multiples facettes de cet auteur. Mais bien plus encore. La fiction permet un dépassement de l'identité de la personne qui écrit et de sa petite histoire. C'est ce qui est fabuleux à mes yeux ! Un jour, j'ai répondu à la question « Pourquoi j'écris » que la revue *Québec français* posait à plusieurs écrivaines :

*J'écris pour naviguer périodiquement à un autre niveau de moi-même ;
pour me traquer dans les replis secrets de mon humanité ;
une aventure sous-marine dans mon imaginaire
qui participe inévitablement
d'un imaginaire plus vaste : collectif ;
donc, du même coup,
voyager dans les autres
par voie/voix d'accès curieuse : moi,
quand je consens à me franchir et à me transgresser [...]*

Pour moi, l'écriture de fiction, tout comme la lecture, d'ailleurs, relève de la magie, de la métépsychose, de la téléportation, de la transfiguration, de l'alchimie. Rien de moins. Ce ne sont pas des moyens (l'écriture et la lecture) « d'échapper » à ma vie réelle, forcément limitée, mais des façons d'explorer tous les possibles que recèle mon humanité.

Certes, je suis un « moi », mais ce moi est la résultante de combien d'autres « moi » à travers l'espace et le temps ?

Dans mon roman *Quelqu'un*, l'un des personnages, Florence, a été adoptée et elle a longtemps cherché à retrouver la trace de ses parents biologiques. Elle a fini par y renoncer, mais pour se tourner vers la génétique :

Jusqu'à ce qu'elle rencontre Magali, il lui arrivait souvent de regarder longuement ses mains, son visage, son corps, et de se demander qui étaient là, en

elle, qui lui avaient légué ce bel héritage, pour disparaître aussitôt, sans se nommer et sans laisser d'adresse. Elle ne comprenait pas qu'ils aient pu l'abandonner, la donner, elle, qui venait d'eux.

La génétique avait nourri ses questions, les avait fait passer de son histoire personnelle à des interrogations plus fondamentales.

L'individu est-il le Grand Œuvre, stupéfiante résultante d'une lignée presque infinie de personnes qui, deux à deux, sans qu'il soit important de savoir qui au juste, avaient entremêlé leurs corps, entrelacé leurs gènes, pendant des millénaires ? Et cela, pour arriver jusqu'à lui, précisément, cet individu particulier, pareil à nul autre sur terre, œuvre d'art géniale, même avec les tares conservées et transmises fidèlement de siècle en siècle, et les mutations survenues ici et là, au fil du temps, sortes d'initiatives personnelles pour inscrire sa marque dans le patrimoine génétique ?

Où l'individu n'est-il qu'un simple vecteur de gènes, comme un vulgaire moustique ?

N'est-il que lui, coincé dans l'identité restreinte de son empreinte génétique distincte ? Isolé dans une foule d'individus tout aussi solitaires, séparés, ne pouvant se rejoindre qu'en unissant leurs corps pour que leurs gènes se rencontrent, se marient ?

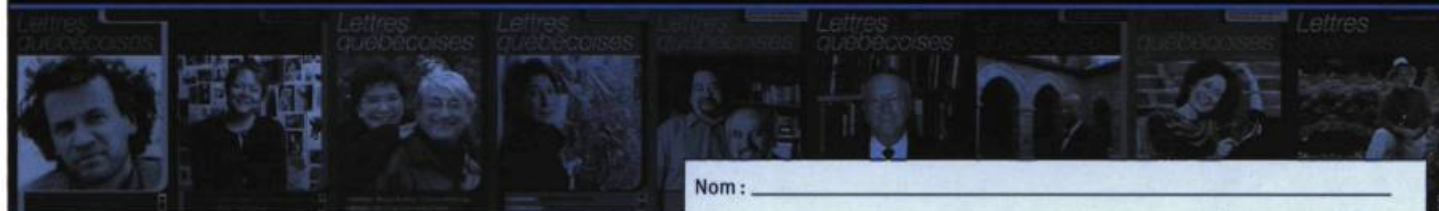
Où l'individu est-il TOUS LES AUTRES, ceux qui l'ont porté tour à tour à travers l'histoire, mais beaucoup plus que cela, porteur lui-même de l'humanité entière ? Comme si chaque individu était le reposoir, sacré mais passager, de tout ce que les humains peuvent ressentir au-dedans, quels que soient leur âge, leur sexe, leur race, le lieu et l'époque où ils vivent.

L'art semblait receler des réponses que la génétique n'arrivait pas à donner à Florence malgré son travail acharné.

Qui suis-je ? La réponse est certainement dans les centaines de personnages que j'ai créés pour aussitôt pouvoir m'y glisser et subir autant de transmigrations. L'écriture est un pouvoir transgénique et je suis peut-être devenue, à force d'écriture et de lecture, un OGM...

Lettres québécoises la revue de l'actualité littéraire

AVIS AUX COLLECTIONNEURS : UNE OCCASION À NE PAS RATER !



100 numéros

(1 à 105, excepté les numéros 1, 3, 58, 60 et 65)

PAYEZ MOINS CHER QUE LE PRIX FIXÉ PAR NUMÉRO !

Prix incroyable

Canada • 400 \$ / États-Unis • 450 \$ / Ailleurs • 475 \$

(Taxes et frais de port et de manutention inclus)

Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Code postal : _____ Tél.: _____

Ci-joint : chèque  

No : _____ Exp.: _____ / _____

Signature : _____ Date : _____

RETOURNER À : LETTRES QUÉBÉCOISES, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1

Tél.: (514) 525.95.18 • Téléc.: (514) 525.75.37 • Courriel : info@lettresquebecoises.qc.ca • www.lettresquebecoises.qc.ca